

# SOCIOLINGUISTIQUE URBAINE ET GEOGRAPHIE SOCIALE : HETEROGENEITE DES LANGUES ET DES ESPACES

Thierry Bulot - Université de Rennes 2 (France) Credilif-EA Erelif 3207  
Vincent Veschambre – Université d'Angers (France) UMR CNRS 6590ESO

---

## INTRODUCTION

Notre communication rend compte d'un projet de recherche commun<sup>1</sup> engagé il y a plus d'une année sur un questionnement théorique et méthodologique relevant *a priori* d'une problématique géographique : les rapports complexes entre espaces et sociétés. Une telle rencontre entre des sociolinguistes (urbains) et des géographes (sociaux) n'a pas été fortuite et n'a pu fonctionner que parce que nous partageons des questionnements scientifiques et des manières d'envisager le social. Dans le cadre de nos échanges, nous avons constaté une véritable homologie dans la construction des objets de recherche de la sociolinguistique urbaine et de la géographie sociale. En effet, ces deux approches relèvent d'une double crise **épistémique**<sup>2</sup>, pour ce qui concerne la construction disciplinaire, et **sociale**, pour ce qui relève de leur champ d'intervention. Si ces convergences ont créé le cadre de la rencontre, c'est sur le terrain des discours qu'elle s'est concrétisée. Ce qui interroge globalement, mais foncièrement, les deux disciplines (au moins sur la recherche engagée) est la mise en mots du spatial, du social et des corrélations réciproques entre chacun des deux plans, mais peut-être plus encore la dimension praxique du discours, cela dans le rapport constant à l'hétérogénéité constitutive de toute production / action humaine.

## 1 LES TERRAINS DE RENCONTRE

### 1.1 Un même intérêt pour la dimension spatiale du social

---

<sup>1</sup> Nos deux équipes ont déposé en avril 2004 un projet pour l'ACI *Espaces et territoires*. Le projet soumis rassemble des géographes, des sociolinguistes, des historiens. Il est donc fortement marqué par la pluridisciplinarité. Pour l'étude des articulations entre rapports sociaux et rapports spatiaux, la portée heuristique de l'entrée par les extrêmes est indéniable. C'est pourquoi le projet est centré sur les catégories populaires, plutôt que sur les pauvres afin d'embrasser des figures sociales différentes selon l'époque et le contexte national. Ces catégories populaires sont envisagées sous l'angle de leur habitat, soit beaucoup plus que la simple localisation résidentielle, et dans des sociétés urbaines de France, d'Amérique du Nord, d'Algérie. Entre démolitions, revitalisation, reconnaissance de l'auto-construction, l'actualité de l'habitat populaire prend des formes variables, mais le poids des traditions orales et les marqueurs spatiaux contribuent toujours à son identification. L'étude des articulations entre espace, langue et mémoire repose avant tout sur l'analyse du marquage signalétique et du marquage architectural. Le marquage signalétique est défini comme l'ensemble des traces qui permettent à un individu de s'orienter dans l'espace social ; à travers l'architecture et l'urbanisme, c'est la mémoire, la visibilité, l'existence sociale des groupes qui sont en jeu.

<sup>2</sup> Voir Bulot et Beauvois (2004) pour une première réflexion à ce sujet sur la sociolinguistique urbaine. Également Moïse (2003) notamment sur la visibilité sociale de la discipline.

Nous nous sommes d'abord retrouvés dans l'idée que l'espace représente une dimension fondamentale de la construction du social et que cet espace n'est pas un support neutre, extérieur à l'expérience humaine, dont on pourrait faire une description unique. Mais au contraire que l'espace est pensé, signifié, informé, en bref, qu'il représente un produit social.

### *1.1.1 Sociolinguistique urbaine : d'un espace donné à un espace produit (en discours)*

La sociolinguistique urbaine inclut dans sa problématisation du fait socio-langagier les spécificités organiques et fonctionnelles de l'espace urbain. Certes, l'espace (il suffit de penser au paradigme de la diatopie) est une dimension approchée par la discipline, mais elle l'est comme étant essentiellement une donnée et non un produit ; surtout (car cette intuition est sans doute partagée avec les sociolinguistiques qui placent au centre de leurs réflexions la notion de processus, engageant elle-même l'idée que rien n'est de fait " donné ") la notion (car il ne peut ici s'agir d'un concept opératoire pour la discipline tant les acceptions diffèrent) laisse à penser que l'espace est un, c'est à dire que -même s'il peut être pensé comme le résultat d'une activité humaine quelle qu'elle soit- il ne peut être qu'unique. La sociolinguistique urbaine pose, dans ses postulats, la multiplicité des espaces impartis aux villes, multiplicité qui, à son tour, prend sens et valeur dans les pratiques discursives (dont le discours sur la ou les langues et leurs usages) qui l'énoncent. C'est dire que les discours sur la ville modifient la perception du réel urbain, et comment, via la praxis linguistique, cette perception, mise en mots par la corrélation aux pratiques langagières finit par être confondue au sens strict avec le réel ; c'est dire que les discours sur la ville finissent par devenir *la ville*... une ville pourtant différente pour chacun de ses acteurs. Aussi le champ problématisé de la sociolinguistique urbaine considère-t-il comme objet de recherche l'hétérogénéité corrélée des discours sur les langues et la spatialité au travers de trois tâches, trois pôles d'intervention et de réflexion, non hiérarchisés et non exclusifs les uns des autres : l'étude de la mise en mots de la co-variance entre les structures socio-spatiales signifiantes et la stratification sociolinguistique, l'étude de la ville comme matrice discursive (autrement dit le contexte social des discours), et les interactions opérantes (dans un mouvement dialectique) entre la prégnance des structures socio-spatiales sur les attitudes linguistiques et langagières produites par les acteurs de l'urbain et leurs propres discours sur l'espace social.

### *1.1.2 Géographie sociale : d'un objet espace à un objet société*

Depuis bientôt 25 ans, la géographie sociale a contribué à cette rupture épistémologique de la discipline, qui a fait basculer l'objet de recherche de l'espace (qui faisait la spécificité et la légitimité de la discipline) vers la société : les tenants d'une géographie sociale ont affirmé à la suite de Renée Rochefort que « *ce qui est premier en géographie, c'est la société et non l'espace* » (Rochefort, 1983, p. 13). Ce renversement a enfin inscrit la géographie dans les sciences sociales<sup>3</sup>. Par ailleurs, il a permis de remettre l'espace à sa place et d'affirmer, face aux tenants d'un espace extérieur à la société (géographie physique classique) ou doté de ses propres lois (analyse spatiale) qu'il était en fait un produit social et ne pouvait s'appréhender qu'à travers la lecture des rapports sociaux. C'est ainsi que la géographie sociale envisage les différentes facettes de la dimension spatiale des sociétés : appropriation de l'espace et positionnement social, représentations<sup>4</sup> et catégorisations, identités et comportements inscrits

---

<sup>3</sup> Comme en témoigne l'appel à communication de ce colloque.

<sup>4</sup> Le passage de la notion d'espace perçu/vécu à la notion de représentation, témoigne de ce basculement d'une sensibilité prioritaire à l'espace vers une préoccupation pleinement sociale.

dans les espaces de vie, reproductions et régulations cohésives par les politiques sociales et territoriales... L'attention portée aujourd'hui aux questions de patrimonialisation de certains espaces en géographie sociale (Fournier (dir.), 2001) témoigne de cet intérêt pour les processus de construction de ressources symboliques à dimension spatiale, à l'initiative de certains groupes sociaux qui se les approprient. Alors que la géographie (sociale notamment) affirme désormais la nature sociale de l'espace, la sociolinguistique revalorise la dimension spatiale des faits sociaux ou en d'autres termes, la spatialité. Cette appréhension de l'espace comme dimension fondamentale de la construction, de la catégorisation, de la matérialisation des structures sociales, crée les conditions d'un vrai dialogue scientifique.

## 1.2 Une même démarche critique initiale

### 1.2.1 Une sociolinguistique urbaine qui pointe du doigt les conflits et exclusions

La sociolinguistique urbaine prétend contribuer à redonner vigueur au questionnement fondateur de la sociolinguistique : quelles réponses (non seulement théoriques, mais aussi pratiques et méthodologiques) la discipline peut apporter face à l'exclusion des minorités sociales ? Problématiser le terrain urbain, c'est rencontrer une crise sociale, une crise du lien social, dans la mesure où, même si elle produit des richesses, de la culture, des valeurs positives, des normes..., la ville est aussi un lieu non seulement de tensions et de conflits plus ou moins bien gérés mais aussi un lieu d'exclusion, de relégation, de sécession. De telles pratiques sociales dont les pratiques langagières constituent l'une des manifestations, sont l'une des formes explicites d'une demande sociale non institutionnelle qu'il convient d'investir et de questionner. Problématiser l'urbanité, c'est à dire faire de la sociolinguistique urbaine et non pas de la sociolinguistique en ville, est le premier et nécessaire temps de réponse.

### 1.2.2 Une géographie sociale fondée comme géographie des inégalités

L'ouvrage fondateur de la géographie sociale affirme clairement l'idée d'engagement : « *les géographes sont personnellement concernés par les problèmes sociaux comme les inégalités, la pauvreté, les formes de l'exploitation et de la sujétion, les antagonismes et les conflits qui opposent les groupes humains (...)* (Ils) pourront à la fois participer à la connaissance et à la solution des problèmes de société » (Géographie sociale, 1984, p. 12-10)<sup>5</sup>. Cette affirmation ne fait plus l'unanimité parmi ceux qui se revendiquent de la géographie sociale (Piolle, 2001), même si l'UMR ESO, soucieuse de transmettre l'héritage des pionniers, réaffirme dans son dernier texte problématique que « *l'actualité impose de continuer à porter un regard critique sur les formes sociales et spatiales produites par les systèmes de production, les rapports sociaux, mais aussi les idéologies qui les sous-tendent* » (site de l'UMR ESO, septembre 2004) Même si les collègues qui tiennent à définir la géographie sociale de manière engagée, comme une géographie qui privilégie l'analyse des inégalités sociales, des processus de domination, sans pour autant se départir d'une démarche scientifique rigoureuse, sont encore peu nombreux (Raoulx, 2001).

Nos deux approches disciplinaires sont en tous cas bien placées pour articuler deux niveaux de discours (Bulot, 2004a) qui sont trop souvent posés comme contradictoires : un discours

---

<sup>5</sup> Ou encore : « *on ne saurait pratiquer la géographie telle que nous l'entendons ici sans un désir de justice sociale* » (Géographie sociale, 1984, p. 155)

d'ordre socio-politique « *qui exprime la nécessité de rendre visible un champ de recherche auprès des acteurs sociaux de tous ordres* » (Bulot, 2004a, p. 118) et discours d'ordre méthodologique et scientifique. Les choix de recherches de la sociolinguistique urbaine et de la géographie sociale sont pas neutres (voire peuvent être conçus comme militants) ce qui va de pair avec des ambitions scientifiques (ré)affirmées. Nous avons constaté que nous avons la même sensibilité aux inégalités sociales, le même questionnement en terme de minoration/domination : la dimension spatiale des inégalités, des conflits, de l'exclusion est au cœur de nos réflexions. A la croisée de ces approches socio-politiques et scientifiques, c'est une conception commune de l'espace comme dimension dans laquelle se joue la construction hiérarchisée, inégalitaire de la société, qui permet à la sociolinguistique urbaine et à la géographie sociale d'engager un échange approfondi. Dans nos approches, l'espace est appréhendé comme une ressource (matérielle et symbolique) qui fait l'objet de conflits d'appropriation, et qui est constitutive des inégalités sociales.

Au final, il ressort que nous avons fondamentalement le même objet de recherche, à savoir analyser le « *procès d'appropriation de l'espace* ». Les uns entrant dans cette analyse par le langage, les autres à travers différentes formes de pratiques, de représentations de l'espace (mobilités, localisations résidentielles, pratiques de loisirs, comportements politiques...). Ce que résumant bien E. Dorier-Apprill et C. Van den Avenne lorsqu'elles écrivent que « *l'appropriation d'un espace se fait « par le corps », dans l'usage, dans les pratiques quotidiennes, mais également par le langage, la mise en mot de cet espace* » (Dorier-Apprill, Van den Avenne, 2004, p. 56).

Si les conditions de la rencontre sont créées par ces convergences épistémologiques et sociopolitiques, son approfondissement ne peut se faire que sur le plan des discours, qui sont au cœur de la sociolinguistique urbaine et qui intéressent de plus en plus les géographes.

### **1.3 Une rencontre autour du terme discours**

#### *1.3.1 Rencontres en terme de problématique*

La sociolinguistique urbaine est une sociolinguistique des discours (qu'ils s'agisse d'ailleurs d'attitudes linguistes et/ou langagières voire de pratiques linguistiques attestées ou non) dans la mesure où elle problématise les corrélations entre espace et langues autour de la matérialité discursive<sup>6</sup>. En reprenant à la sociolinguistique générale son approche sur la covariance entre langue et société, elle pose ainsi la covariance entre structure socio-spatiale et stratification sociolinguistique, *mais* elle s'attache essentiellement à la mise en mots de cette covariance, à la façon dont les discours font état des appropriations (y compris les appropriations déniées voire ségréguantes) d'un espace urbanisé par des locuteurs donnés d'une langue, d'une variété de langue, elle aussi donnée autant des discours institutionnels que dans les discours qui leur sont propres. Bien sûr, un tel regard sur le discours impose de le

---

<sup>6</sup> Il convient de préciser que les recherches fondatrices de la sociolinguistique urbaine -autour notamment des travaux de Louis-Jean Calvet (1994) et de ses épigones- se sont appuyées sur les postulats sociologiques de l'École de Chicago ; cela constitue un premier moment dans les travaux sociolinguistiques sur les villes, moment qui donne surtout la primauté à l'étude des pratiques linguistiques et beaucoup moins aux discours, voire pas du tout aux attitudes langagières. Le second moment (particulièrement autour des travaux de Thierry Bulot (1999a et b) certes abondés de ceux de Louis-Jean Calvet) trouve dans les conceptualisations issues de la géographie sociale matière à problématiser la spatialité urbaine par et pour les pratiques langagières, autrement dit conçoit la ville, l'espace urbain comme des faits d'abord discursifs avant d'être des faits linguistiques.

recentrer en permanence dans la communauté sociale dont il est l'une des matérialités ; et de ce point de vue, il importe de le penser comme étant également un discours sur le partage des normes, des attitudes, sur un rapport identique à la langue. Nous parlions plus haut de *dimension praxique* ; en l'occurrence, la sociolinguistique urbaine tente d'évaluer l'efficacité sociale de tous ces discours relatifs au socio-spatial et au socio-langagier pour tenter d'analyser comment le discours et la pratique de l'espace peut modeler les comportements linguistiques et langagiers des sujets et comment *a contrario*, ce discours (leurs discours) contribue à façonner l'espace social, l'espace énonciatif, et au final le territoire (Bulot, 2003).

En géographie comme dans d'autres sciences sociales, les discours sont aujourd'hui conçus comme une voie d'accès privilégiée aux objets d'analyse. Pour J. Lévy, cet intérêt récent des géographes pour le langage, pour les discours, « *marque une entrée plus déterminée de la géographie dans l'univers du social* » (Lévy, 2000, p. 338). En décrivant la manière dont les individus et les groupes sociaux ont accès à des espaces aux ressources inégales, la géographie sociale est sensible aux effets structurants des discours sur l'espace, qui contribuent à la construction sociale de la réalité. Cet intérêt était affiché dès le manuel de 1984 : à côté des sources classiques de la géographie (dont les sources statistiques encore dominantes à l'époque) sont évoquées des formes de discours telle que la littérature et notamment les romans du XIX<sup>ème</sup> siècle. Cette ouverture a été impulsée par des pionniers tel qu'André Vant, qui a appréhendé dans sa thèse sur *imagerie et urbanisation* à Saint-Etienne différentes formes de discours (romans, contes, poèmes, chansons, lettres, mémoires, carnets...) à prétention littéraire, politique ou économique. Il a envisagé ces discours en les problématisant, en se posant la question des conditions de leur production, avec une démarche caractéristique de la géographie sociale, considérant que « *les discours sur la ville parlent moins de la ville que des rapports sociaux qui façonnent la ville* » (Vant, 1981, p. 154). Même s'il ne se revendique pas de la géographie sociale, M. Lussault a prolongé la réflexion sur les discours et a affirmé, suite à des auteurs comme L. Sfez ou P. Bourdieu, qu'il fallait les appréhender comme des pratiques : « *produire du territoire pour un élu, c'est d'abord produire du texte, du langage, sur le territoire et sa production* » (Lussault, 1993, p. 13). Ces deux géographes font partie de ceux qui ont impulsé l'étude des images de la ville, dans leur matérialisation langagière, textuelle, figurative.

L'ouverture sur d'autres sciences sociales, notamment celles qui sont depuis longtemps familiarisées avec les discours (sociolinguistique, anthropologie, sociologie...) a permis à des géographes d'élargir leur champ de recherche et de modifier leur conception même des discours, qui ne sont plus appréhendés comme une ressource pour confirmer telle et ou telle hypothèse de recherche (« la valeur descriptive des énoncés ») mais d'abord comme un matériau à analyser en lui-même, afin de décrire les rapports sociaux et de mieux comprendre la production de l'espace.

### 1.3.2 *La mémoire comme discours*

Il reste à préciser que les « discours » ne sont pas à considérer comme un simple synonyme de prise de parole, de performance linguistique voire de texte écrit ou oralisé. Nous allons y revenir, mais précisons déjà qu'il s'agit par ce terme de poser l'ancrage de notre méthodologie dans une conception méthodologique issues de l'analyse du discours<sup>7</sup> ; rapidement c'est penser que les discours sont nécessairement opaques (autrement dit le sens immédiat est celui

---

<sup>7</sup> Notamment de l'École française d'Analyse du Discours.

qui est modifié par le prisme idéologique) et que l'objet même d'une analyse est de rendre compte des facteurs extradiscursifs (entre autres le social) ; de ce point de vue (et même si les rapports entre sociolinguistique et analyse du discours sont loin d'être consensuels (Achard, 1997) ) une analyse de discours, par son travail sur la surface des énoncés et la mise en rapport avec les autres formes discursives disponibles et usitées à ce même moment socio-historique d'énonciation, devra rendre compte des conditions idéologiques de la reproduction et/ou de la transformation des rapports sociaux (en d'autre temps, on aurait dit rapports de production...).

Le terme mémoire est utilisé dans le champ de l'analyse du discours, pour faire état des représentations sociolinguistiques sur des langues déniées que de nouvelles configurations socio-politiques amènent à re-légitimer... La double rencontre (autour du terme discours et des fronts théoriques distincts) a permis de problématiser, en sociolinguistique urbaine, et de questionner, en géographie sociale, la mémoire comme discours, et particulièrement la mémoire sociolinguistique (voir Figure 1) comme l'élicitation<sup>8</sup> d'un discours stéréotypé à vocation prototypique relatif aux représentations sociolinguistiques de l'espace c'est-à-dire à un « ...discours sur à la fois la stratification sociolinguistique et à la fois la territorialisation, voire la mobilité linguistique » (Bulot, 2004c : p. 146). La mise en mots de l'espace dévolu à la ville mais de fait assumé par le locuteur comme donnant sens à son identité (individuelle, sociale et, partant, linguistique) passe par deux niveaux de signalétique : langagière qui renvoie aux pratiques des locuteurs et linguistique pour ce que les traces inscrites donnent de latitude (ou non) de choix d'interaction.

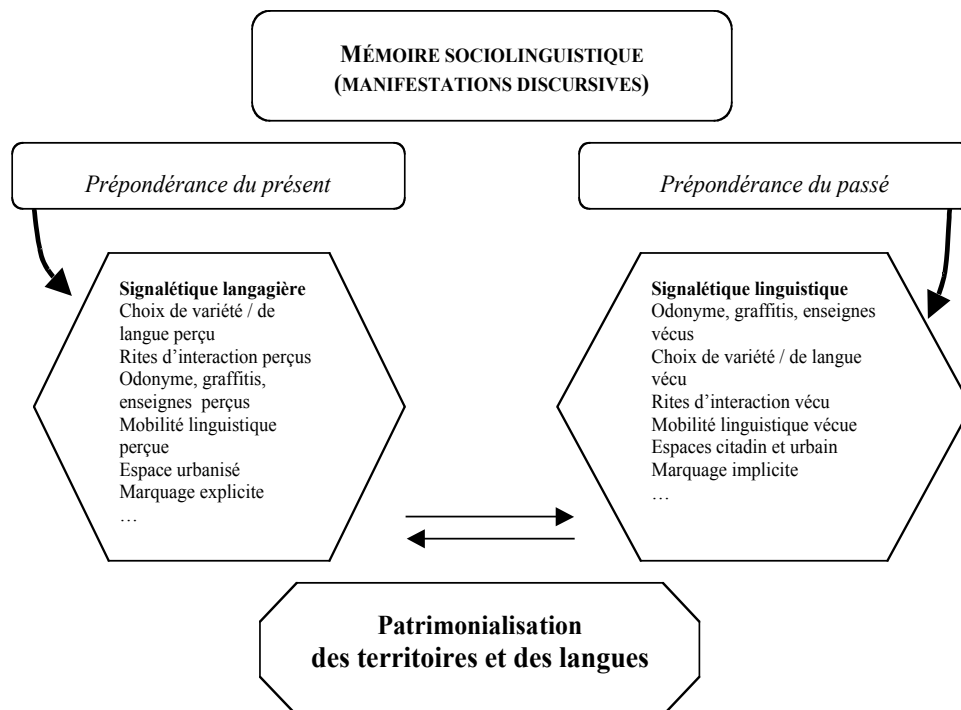


Figure 1 : mémoire sociolinguistique et discours (Bulot, 2004c : p. 147)

### 1.3.3 Rencontres méthodologiques

<sup>8</sup> Terme renvoyant à la dimension attitudinale pour dire que les discours sont ceux qu'un questionnement rend possible.

En tant discipline de terrain, et à l'instar de la sociolinguistique générale, la sociolinguistique urbaine procède très souvent par enquête (sauf bien entendu lorsque l'on aborde des productions écrites préexistant à l'investigation) et l'on trouve à ce propos des méthodes parfois très différentes suivant les courants et les types d'approches. Cependant, que l'on procède par *enregistrement continu* d'une conversation dont est ou n'est pas l'observateur ; que l'on procède par *questionnaires écrits ou oraux* ; que l'on procède par *épreuves* destinées à faire produire des performances linguistiques spécifiques pour les comparer ; que, enfin, on procède par un savant dosage de tous parce que les contraintes liées au terrain les impose, il faut avoir conscience qu'une méthode d'enquête est d'abord un ensemble de stratégies mises en œuvre par le chercheur pour construire l'objet scientifique. Il s'agit toujours de faire produire du *discours* c'est-à-dire non seulement l'ensemble des productions qui vont être soumises à l'analyse linguistique spécifique mais encore les informations orales ou écrites telles que des locuteurs interrogés ont pu, ont su et surtout ont voulu donner à l'enquêteur. Travailler sur du discours revient à prendre conscience que l'on analyse des réponses à un questionnement, réponses qui peuvent être en parfait décalage avec une réalité donnée : quelqu'un qui déclare parler une langue ne fait que le déclarer, et peut ne pas la parler effectivement. Le cas contraire existe aussi, bien sûr. Mais à chaque fois ces réponses font état du fonctionnement social du langage.

Une enquête sociolinguistique rend donc compte d'une production linguistique dont sont clairement connues les conditions de productions (autant la situation d'interaction que les statuts de chacun des participants, par exemple) ; elle marie, pour l'analyse de ces faits langagiers, à la fois les outils de description linguistique (comment un locuteur assume ce qu'il dit, paraphrase autrui, définit des termes, comment un texte fait état des tensions sociales par et pour la langue, comment s'organise les tours de parole, la répartition des mots dans un énoncé, le statut des mots...), et ceux de l'analyse des valeurs sociolinguistiques, de ce qui fait que l'emploi de telle ou telle forme renvoie à un système de valeurs extralinguistiques.

En s'intéressant aux discours et aux représentations, les géographes (sociaux) ont été amenés à privilégier une " polyphonie méthodologique " (Dubois, Mondada, 2003). Fortement marquée à ses débuts par l'approche quantitative et la cartographie automatique, la géographie sociale s'est progressivement ouverte à des méthodologies de plus en plus qualitatives, enquêtes par questionnaires, pouvant comporter des questions ouvertes, et entretiens, qui constituent bien souvent l'un des principaux matériaux des recherches en cours. Longtemps soucieux de quantification et de représentativité, de nombreux géographes ont pris conscience que la démarche qualitative, à travers l'entretien « semi-directif » voire « non-directif » était la seule méthode possible pour recueillir les catégories utilisées par les personnes enquêtées, sans que ces catégories aient été induites par l'enquêteur lui-même. Pour J. Lévy, cette conversion à l'entretien a signifié un basculement de la géographie, qui est ainsi sortie du positivisme et s'est enfin intéressée à des objets idéels et notamment langagiers (Lévy, 2000, p. 338). Il y a sans doute un décalage entre des pratiques de recherche nouvelles et une appropriation rigoureuse des méthodologies importées : les démarches empiriques restent sans doute prépondérantes. Mais un certain nombre de géographes se sont familiarisés avec les méthodologies de l'entretien, avec l'analyse des discours, que ce soit l'analyse textuelle (Müller, 2001) ou l'analyse de contenu, voire avec certaines méthodologies innovantes de recueil de discours, centrées sur la relation espace/parole, telles que la vidéographie<sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup> Voir à ce propos les travaux et la communication de B. Raoulx.

Dans le cadre de l'ACI *Espaces et Territoires*<sup>10</sup>, les deux approches disciplinaires ont convergé autour de la signalétique et de la toponymie, « *point de rencontre entre la linguistique, la géographie et l'histoire* » (Dorier-Apprill, Van den Avenne, 2004, p. 56). Nous aurons l'occasion d'en préciser le dispositif méthodologique dans la dernière partie.

#### **1.4 Des rencontres nécessairement transdisciplinaires**

La sociolinguistique urbaine et la géographie sociale développent une approche nécessairement transdisciplinaire. Par ce terme, nous signifions que (c'est aussi le sens que nous donnons au mot pluridisciplinaire) les concepts importés d'autres disciplines gardent leur valeur première. Ce qui fait théorie est précisément de les combiner (sans les transformer ce qui serait le cas d'une approche interdisciplinaire, sans seulement vouloir les accumuler comme dans le cas d'une approche multidisciplinaire) à une théorisation qui a fait ses preuves (même si des questions restent en débat, la discipline sait corrélérer et analyser les divers cas d'emploi ou de non emploi de formes, les discours, les représentations avec des situations sociales diversifiées complexes, etc.) ; il s'agit bien de tenter de repousser les limites des analyses existant et de conceptualiser un champ de recherche émergeant de la demande sociale (il est ainsi flagrant de constater que l'intégration linguistique n'est plus en France la condition nécessaire et suffisante à l'intégration sociale ; quand bien même les ghettos n'existeraient pas -ce que l'on entend dire-, les discours sur ce sujet existent et méritent qu'on s'y attarde.). Ainsi la sociolinguistique urbaine utilise des concepts et conceptualisations venant de la sociologie urbaine (urbanisation, culture urbaine,...), de la psychologie sociale (théorie des attitudes,...), de l'analyse du discours (matrice discursive,...), de la socio-sémiotique (épaisseur urbaine,...), de la toponymie urbaine, et bien entendu de la géographie sociale.... De même, en embrassant la dimension spatiale des rapports sociaux, la géographie sociale s'est penchée sur les « *pratiques, les usages, les représentations, les imaginaires, les systèmes de valeurs et les stratégies que les acteurs déploient dans l'espace* » (Cailly, 2003, p. 854), ce qui a nécessité une ouverture conceptuelle et une diversification des méthodes de recherche. Dans sa définition, L. Cailly décrit d'ailleurs la géographie sociale comme « *profondément prédatrice et boulimique de concepts empruntés à d'autres disciplines* » (idem, p. 854), principalement l'anthropologie, la sociologie et la philosophie. L'un des principaux passeurs a été G. Di Méo, qui a cherché à intégrer matérialisme historique, structuralisme et phénoménologie.

En fait ces emprunts réalisés par l'une ou l'autre des disciplines ne sont pas tous à mettre au même niveau car tantôt ils procèdent de la méthodologie voire de la mise en pratique des enquêtes et de leur analyse, et tantôt d'une conceptualisation première et fondatrice de la théorisation générale. C'est sur ces emprunts théoriques et conceptuels que nous allons maintenant revenir.

## **2 LES EMPRUNTS RECIPROQUES**

### **2.1 Urbanisation, territoire, limites : penser l'espace en sociolinguistique**

Comme nous l'avons indiqué, un certain nombre de concepts ont été importés par la sociolinguistique urbaine, depuis la géographie sociale notamment, afin de penser l'espace. En retour, ces emprunts questionnent les géographes dans leurs propres réflexions théoriques.

---

<sup>10</sup> Voir note 1, infra.



### 2.1.1 *Urbanisation sociolinguistique*

Emprunté à la sociologie urbaine, le concept d'urbanisation est de fait central : **en tant que** concept spécifique de la sociolinguistique urbaine il ne renvoie pas (ce qui est admis en sociolinguistique générale) au seul accroissement quantitatif de la densité de l'habitat et de la diffusion d'une culture urbaine **mais** à une dislocation première et située des rapports entre la morphologie urbaine et la fonction sociale des espaces spécifiques d'un point de vue sociologique et, sur les aspects langagiers, à une recomposition complexe des espaces autour de la mobilité spatiale qui agit à la fois sur les comportements et les représentations sociolinguistiques. Dans cette mesure, nous parlons alors d'urbanisation sociolinguistique.

Si une telle conceptualisation de l'urbain en sociolinguistique crée les conditions d'un dialogue approfondi avec les géographes, elle ne recouvre pas tout à fait la manière dont ces derniers l'appréhendent. Longtemps dominée par une géographie rurale axée sur les conditions naturelles et les permanences, la géographie est devenue plus urbaine à partir des années 1960, avec les transformations des sociétés occidentales : cette dualité rural/urbain a été structurante jusque dans les années 1980. Géographie sociale et géographie culturelle ont contribué de manière décisive à partir du début des années 1980 à un dépassement de ce clivage, en mettant en avant des objets sociaux et non plus des types d'espaces. Dans leur majorité, les géographes ne s'appuient plus sur l'idée d'une différence de nature entre espace urbain et espace rural, dans un contexte d'urbanisation généralisée, avec l'extension des aires d'influence des villes (migrations pendulaires), avec l'intensification des mobilités de loisirs, la multiplication des doubles résidences, la diffusion des formes culturelles forgées dans les villes... De fait, la très grande majorité des géographes travaillent sur des terrains spécifiquement urbains, où les enjeux d'appropriation de l'espace, où les conflits sont exacerbés et où les mobilités et les transformations sociales sont plus intenses, ce qui suffit à justifier leur pertinence.

De même que pour la sociologie, la référence à l'urbain ne représente t'elle pas fondamentalement pour la sociolinguistique l'affirmation d'une pensée de l'espace ?

### 2.1.2 *Territoire et (non)appropriation de l'espace*

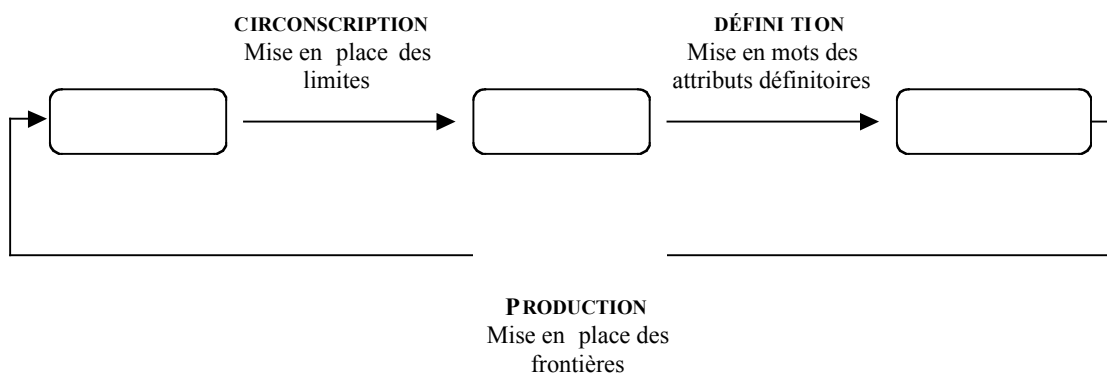
Ce terme questionne de fait une autre notion peu discutée en sociolinguistique, le territoire. En effet, si l'on peut admettre que l'espace est le résultat des mobilités perçues ou vécues par les différents acteurs/locuteurs de l'urbanité langagière, il convient d'en mesurer les limites, d'en percevoir l'efficacité sociale avec une autre dimension, tout aussi essentielle, la dimension identitaire ; il n'est pas d'espace (donc de perception qui lui est lié) qui ne s'inscrive dans une perspective de légitimation de son occupation, de sa revendication, autrement dit d'identification. Le recours à la conceptualisation du territoire en géographie sociale (associée à celle d'espace vécu *versus* espace perçu) a permis de concevoir (au sens technique comme figuré du terme) que les espaces identitaires pouvaient varier non seulement d'un groupe social à un autre mais encore d'un locuteur à un autre en fonction de sa position sociale ou énonciative ; autrement dit, cela a permis d'exprimer les apparentes contradictions entre par exemple l'appropriation d'un espace précis pour en faire le lieu de la norme urbaine et par ailleurs son rejet et sa stigmatisation.

Sans appartenir spécifiquement à la géographie, la notion de territoire en est devenue emblématique depuis une quinzaine d'années, faisant l'unanimité dans toutes ses composantes. Ce succès traduit notamment l'intérêt nouveau des géographes pour les

représentations<sup>11</sup>, pour les identités, dans une approche phénoménologique plus affirmée. Mais comme le dit L. Cailly, ce succès du territoire a quelque peu brouillé les pistes dans le domaine de la géographie sociale : il a réintroduit une tendance au spatialisme et au holisme, c'est-à-dire à l'assimilation de certains espaces (qualifiés de territoires) à des groupes sociaux. Cette référence au territoire, qui renvoie bien souvent à la régulation, à la stabilité, à l'intégration et la cohésion sociale, peut occulter des enjeux socio-politiques et constituer par là même un mode de légitimation des pouvoirs en place (Ripoll, Veschambre, 2001). C'est pour cela qu'il est possible de raisonner de manière privilégiée en terme d'appropriation de l'espace, terme qui sert d'ailleurs à définir le territoire : ce vocable a le mérite de mettre l'accent sur des processus, sur des dynamiques sociales et de pointer du doigt les enjeux sociaux et les conflits.

La territorialisation telle qu'elle est envisagée en sociolinguistique urbaine se conçoit également comme un processus engageant un procès d'une part d'appropriation et de discrimination de l'espace par des attributs corrélés aux parlures, et d'autre part de mise en mots de la complexité locative (i.e. rapportée aux 'lieux de ville', Bulot, 2004b) des espaces de ville. Les enquêtes faites notamment sur la ville de Rouen ont permis de poser une modélisation (Bulot, 2004a) du processus en question : il se décompose alors en trois temps (voir Figure 2) liés et systématiques (mais qui ne sont pas nécessairement impartis à des repères identiques) que sont la circonscription (la mise en place des limites), la définition (la mise en mots des attributs définitoires) et la production (la mise en place des frontières).

Figure 2 : le processus langagier de la territorialisation



L'intérêt d'un tel modèle est d'interroger non seulement les concepts quasi ordinaires de la sociolinguistique (évaluation, individuation, identification) mais aussi de conceptualiser et de discriminer scientifiquement d'autres termes relatifs à l'appropriation socio-langagière des espaces (2004a) : d'une part la **limite**, qui dans sa dimension discursive rend compte de la diversification ou non des signaux divers (types d'interactions, accent, faits prosodiques, toponymisation, langue,...) engageant à identifier l'espace comme un territoire " identitaire " à prétention légitime plus langagier que social tant pour le locuteur que pour le groupe social auquel il s'apparie et, d'autre part la **frontière** qui renvoie à la mise en mots des types

<sup>11</sup> Notion qui a remplacé en géographie sociale celle « d'espace perçu ». Il est intéressant de constater un mouvement quasi inverse en sociolinguistique urbaine ; « espace perçu » ne remplace pas le terme « représentation » mais entre dans son paradigme pour signaler les représentations de l'espace...

d'espaces tantôt perçus, tantôt vécus comme permettant l'identification d'Autrui sur la base d'une centration sociolinguistique<sup>12</sup>.

## **2.2 Sémantisation et catégorisation de l'espace : les emprunts de la géographie aux sciences du langage**

En prenant le langage au sérieux, la géographie sociale participe de la « *sémantisation des objets de la géographie* » (Lussault, 2003), ce qui contribue à un profond renouvellement épistémologique de la discipline.

### *2.2.1 Pratiques discursives, processus de catégorisation et construction de l'espace*

Nous pouvons revenir ici, de manière plus conceptuelle, sur ce qui est au fondement de l'intérêt des géographes pour les effets structurants du langage, à savoir la prise de conscience que l'espace est construit à travers des pratiques discursives et plus spécifiquement, à travers des processus de catégorisation.

P. Bourdieu a sans doute fortement contribué à cette prise de conscience, en affirmant que les principes de vision et de division du monde, les catégorisations mentales ainsi que leur objectivation linguistique (leur mise en mot, en nom, en récit) sont socialement construits et ont en retour un rôle crucial dans la construction pratique de la réalité sociale (et même dans la transformation de la réalité physique). Il s'agit de prendre en compte la logique et le pouvoir symbolique des « *discours performatifs* » et des « *prophéties auto-réalisantes* », et plus largement de toute représentation ou croyance dont l'efficacité « *est proportionnelle à l'autorité de celui qui l'énonce* » (Bourdieu, 1980). Dans notre manière d'envisager la géographie, une telle prise de conscience doit se traduire par un intérêt accru pour toute opération de catégorisation spatiale du social, et plus largement pour tout classement, toute dénomination, toute délimitation, *a fortiori* toute hiérarchisation mettant en ordre le monde physique et social. Il s'agit de faire le lien entre catégories de pensée, discours, pratiques, structurations de l'espace et par là même, de la société. C'est dans cet esprit que nous avons pris, avec F. Ripoll, la catégorie territoire comme objet d'analyse (Ripoll, Veschambre, 2001), en mettant en avant le risque que comporte toute assimilation (holiste) d'une population à un espace.

Cette sensibilité aux catégories « scientifique » doit être évidemment élargie. De manière générale, ces processus de catégorisation manifestent l'efficacité des pratiques discursives : en catégorisant un espace, un quartier, une ville, un pays, on structure un certain nombre de raisonnements et de comportements. C'est ainsi que la catégorie « quartier difficile », qui est un bon exemple de catégorisation du social par le spatial, suscite un certain nombre de comportements d'évitement. Une telle catégorie organise finalement la façon dont les gens s'approprient ou non cet espace, se l'approprient ensemble ou contre d'autres groupes sociaux, ce qui a un effet certain sur la construction même de ces groupes sociaux dans la dimension spatiale (Mondada, 2000).

C'est dans cette même précaution que se situe, pour la sociolinguistique urbaine, l'attention

---

<sup>12</sup> « D'un point de vue discursif, (...) [la] centration sociolinguistique est le processus socio-langagier (dénomination, attitudes langagières, etc.) qui va condenser la caractéristique typique d'un lieu de ville par l'affirmation du rapport entre ce même lieu (ou espace) et une façon qui lui serait/est propre de parler. » (Bulut, 2004a).

non exclusive mais prégnante de la catégorisation issue du terrain ; non seulement le chercheur attentif aux discours a à concevoir les effets performatifs de ses propres représentations, en l'occurrence sociolinguistiques, mais encore il a à penser la performativité discursive comme à la fois située et relative. S'il est ainsi raisonnable de penser que la territorialisation est un fait anthropologique, il doit être tout aussi raisonnablement considéré que, dans un contexte donné pour ses attributs socio-langagiers et socio-spatiaux attestés par des observations directes, des locuteurs peuvent discursivement, bien sûr, catégoriser autrement mais aussi refuser voire s'abstenir de s'approprier un espace pourtant nettement confirmé par les discours (ceux des autres mais aussi les leurs) sur les façons de parler attribuées perçues ou représentées. Ce que nous appelons faute de mieux (Bulot, 2004a) l' '*a-territorialisation linguistique*'<sup>13</sup>, rappelle que la catégorisation des langues, des parlures et des espaces ne peut se concevoir sans un autre processus (qui engage et construit aussi le chercheur) : la prétention légitime (Bordreuil (2001) à décliner tel ou tel usage et de la langue et des parlures et de l'espace...

Une telle approche des catégorisations spatiales et sociales ne peut qu'enrichir une géographie sociale attentive à la manière dont se structurent et se reproduisent les groupes sociaux dans la dimension spatiale. Avec le regard croisé de la sociolinguistique, une telle réflexion sur les catégorisations permet d'interroger le processus d'appropriation, et de mieux cerner les espaces qu'il est valorisant ou non, légitime ou non, de s'approprier, par l'usage et par la langue.

### 2.2.2 *L'espace comme langage*

La sémantisation de la géographie ouvre une autre piste majeure, qui consiste à conceptualiser l'espace comme langage, à considérer que l'espace fait l'objet d'un travail puissant de mise en signes et « *d'encodage symbolique* » (Chivallon, 1999). L'espace n'est plus seulement envisagé par les géographes sous l'angle des usages et pratiques mais encore à travers les représentations et la mise en mot dont il est l'objet : « *les lieux de ville deviennent des espaces symboliques à partir du moment où ils ne font pas seulement l'objet d'un usage, mais où il s'inscrivent aussi, dans des logiques de langage et de représentation* » (Lamizet, 2004, p. 122). On peut « lire » ainsi l'espace comme une forme de langage, qui s'exprime dans la matérialité, qui est vecteur de sens. Comme l'ont déjà établi un certain nombre d'anthropologues, ce travail symbolique dans la dimension spatiale repose notamment sur le principe de la discontinuité (haut/bas, dedans/dehors, devant/derrière...), ce qui peut permettre de parler de « langage de l'espace sans métaphore » (Chivallon, 1999). De nombreux travaux qui abordent la marginalité, la ségrégation et plus largement les inégalités sociales, intègrent de manière plus ou moins explicite cette approche de l'espace comme langage, comme expression à la fois matérielle et symbolique, des hiérarchies sociales, « *on peut ainsi véritablement lire dans les lieux d'une ville une morphologie spatiale des logiques sociales d'appartenance et des logiques politiques d'affiliation et de solidarité* » (Lamizet, 2004, p. 116)

C'est dans le prolongement d'une telle approche que nous proposons d'articuler langage et espace, à partir des réflexions théoriques menés au sein de nos deux disciplines.

---

<sup>13</sup> En effet, il est sans doute beaucoup plus pertinent de parler d'*a-territorialisation linguistique* pour nommer le processus visant le refus ou l'absence de besoin de s'approprier un espace donné en fonction des façons de parler attribuées perçues ou représentées.

### 3 VERS UNE ARTICULATION THEORIQUE ENTRE LANGAGE ET ESPACE : LE CONCEPT DE MARQUAGE

La rencontre entre sociolinguistique (urbaine) et géographie (sociale) procède donc d'un double mouvement d'intégration de la dimension spatiale dans l'étude des discours<sup>14</sup> tenus sur les langues et les pratiques linguistiques effectives et d'intégration de la dimension symbolique et langagière dans la lecture des rapports individuels et collectifs à l'espace. La convergence est encore renforcée par la priorité commune accordée à la mise en évidence des enjeux de pouvoir et des inégalités sociales : c'est ainsi que nous nous sommes retrouvés autour de la problématique de l'appropriation de l'espace, que l'on peut considérer comme fondamentale pour la géographie sociale<sup>15</sup>, comme pour la sociolinguistique urbaine<sup>16</sup>. Comme nous le rappellent les dictionnaires (Brunet et alii, 1993 ; Segaud et alii, 2002)<sup>17</sup>, cette question de l'appropriation nous renvoie à celle du marquage, qui nous semble très prometteuse dans la perspective d'une articulation théorique entre langage et espace, que nous avons commencé à travailler dans le cadre du groupe « appropriation de l'espace » de l'UMR ESO et à traduire du point de vue problématique et méthodologique dans le cadre de notre réponse à l'ACI *Espaces et Territoires* : « Mise en mot et mémoire de l'habitat populaire ».

#### 3.1 Marquage : entre langage et matérialité, des enjeux de légitimation

Nous avons commencé à travailler cette articulation à travers le concept de « marquage », défini à la fois comme matérialisation de l'identité, à la fois individuelle et collective et comme support de légitimation d'une appropriation de l'espace.

##### 3.1.1 Marquage : symbolique et matériel, langagier et sémiotique

La nature de ce marquage est double : comme l'indique la définition des *Mots de la géographie* nous sommes dans la signification, dans la désignation, dans l'attribution d'un sens et nous nous situons donc du côté du langage, du symbolique, de l'idéal. Dans le même temps, le marquage représente toujours une action matérielle. Soit à travers la fabrication, la réutilisation (voire la destruction) de repères signifiants (bornes, barrières, pancartes, graffitis, sculptures, monuments...) qui s'inscrivent plus ou moins dans la durée et laissent une trace. Soit à travers la présence des corps, des signes dont ils sont porteurs (habits<sup>18</sup>, pancartes...) et

---

<sup>14</sup> Le terme « discours » a de nombreuses acceptions. Il est, dans cet article, (et dans la théorisation de la sociolinguistique urbaine) à comprendre selon les termes de Louis Guespin « *Le discours, c'est l'énoncé considéré du point de vue du mécanisme discursif qui le conditionne. Un regard jeté sur un texte du point de vue de sa structuration "en langue" en fait un énoncé; une étude linguistique des conditions de production de ce texte en fera un discours* » (Guespin, 1971 : 10). L'auteur précise plus tard (1976 : 5) que « *...la relation d'appartenance d'un discours à une formation discursive est facteur constitutif du discours, et cette relation est "repérable par l'analyse linguistique"* ».

<sup>15</sup> Voir le dossier consacré à l'appropriation dans ESO n°21 (ESO, 2004).

<sup>16</sup> « *La sociolinguistique urbaine étudie les discours épilinguistiques visant à marquer l'occupation et l'appropriation de l'espace urbain par les groupes sociaux* ». (Bulot, 2004b, p. 119).

<sup>17</sup> Afin de rappeler cette relation étroite entre marquage et appropriation, nous pouvons repartir des définitions proposées dans les *Mots de la Géographie* (« *le marquage symbolique de l'espace est destiné à signaler une appropriation* » (Brunet et alii, 1993, p. 193)) ou dans le *Dictionnaire du logement et de l'habitat* (« *le marquage, par la disposition des objets ou les interventions sur l'espace habité, est l'aspect matériel le plus important de l'appropriation* » (Segaud et alii, 2002, p. 28)).

<sup>18</sup> On parlera de « marques » à leur propos.

des langues, parlures qu'ils pratiquent. Cette idée de marquage nous renvoie à la notion de signalétique, qui du point de vue sociolinguistique peut être décomposée en **signalétique langagière** qui correspond aux traces **mémorielles** qui autorisent un locuteur/acteur de l'espace urbain à choisir/utiliser tels ou tels variété de langue, de registre en interaction en tel lieu ou tel espace de ville, et en **signalétique linguistique** (odonymes, tags, graffitis, enseignes...) qui correspond aux traces **inscrites** posant le locuteur et son groupe social de référence dans un cadre interactionnel tendancielle hérité (Bulot, 2004c). Tout en intégrant cet objet de la signalétique dans sa lecture de l'espace, le géographe pourra se référer également à la sémiotique<sup>19</sup>, qui cherche à « *élaborer une méthode d'intelligibilité de la signification des monuments et des constructions de l'espace urbain* » (Lamizet, 2004, p. 117). Nous pourrions parler donc de « marques socio-langagières » et de « marques sémiotiques » dans cette démarche visant à appréhender les langages dans l'espace et l'espace comme langage, ces marques renvoyant à la fois à un registre idéal et à un registre matériel. Pour résumer cette double nature, à la fois symbolique et matérielle, du marquage de l'espace, nous pourrions parler de transformation de la configuration matérielle de l'espace, plus ou moins durable, à des fins signifiantes, symboliques, à savoir manifester l'appropriation d'un espace, ou pour le moins la revendication d'une telle appropriation. Et au-delà de l'appropriation de l'espace, ce qui se joue dans le processus de marquage, c'est **la visibilité, l'existence et le positionnement social des individus et des groupes**.

### 3.1.2 Marquage : des enjeux en terme d'identité et de positionnement social

Le marquage représente une forme de la matérialisation de l'identité, à la fois individuelle et collective. Dans sa thèse sur l'expropriation, F. Cavaillé a fort bien exprimé ce processus d'identification des individus à l'espace qu'ils marquent et s'approprient : l'individu projette ses goûts, ses valeurs, ses normes dans des configurations spatiales, dans des lieux, dans des édifices qui lui renvoient sa propre conscience d'exister. Ce qu'elle résume en écrivant que « *notre identité sociale apparaît toujours en premier lieu dans et par l'espace* » (Cavaillé, 1999, p. 15). A travers cette référence aux goûts, aux normes, nous sommes dans un balancement permanent entre l'individuel et le collectif. Les identités collectives se projettent, se matérialisent, se construisent et se reproduisent dans la dimension spatiale, à travers les différents marqueurs d'une appropriation de l'espace. Le monument, au sens de « ce qui fait se souvenir », vient immédiatement à l'esprit à propos de ce marquage identitaire de l'espace, que le souvenir renvoie à l'ensemble d'une société (monuments aux morts) ou soit clairement associé à l'une de ses composantes, comme l'a été le Mur des fédérés à propos de la classe ouvrière parisienne (Tartakowsky, 1998). C'est la visibilité, l'existence sociale des groupes sociaux qui est en jeu à travers cette production de signes de reconnaissance et cette affirmation d'une légitimité dans un espace.

Ce concept de marquage peut s'appliquer non seulement aux signes matériels les plus évidents mais encore aux parlures. Il semble par exemple utile de questionner les « parlures jeunes » non pas comme formes linguistiques qui seraient le résultat de l'organisation urbaine, d'une urbanisation dite linguistique, des structures socio-spatiales vécues et perçues, mais comme le marquage en langue et en discours des lieux, des formes de spatialité (Bulot, 2004c). Cet exemple nous montre que selon la position sociale des individus et groupes en

---

<sup>19</sup> Il est intéressant de noter que la sémiotique urbaine peut être définie à travers une problématique qui rejoint tout à fait la nôtre : « *la sémiotique urbaine rend compte des conditions dans lesquelles a lieu l'appropriation des lieux de la ville par les sujets qui la parcourent ou par ceux qui l'habitent* » (Lamizet, 2004, p. 117).

présence, le marquage, s'il signifie toujours une revendication et une affirmation, dans la dimension spatiale, aura plus ou moins d'efficacité en terme de légitimation et de valorisation. C'est ainsi que le discours sur les parlers jeunes, que les formes discursives exo ou hétéro produites pour les catégoriser peuvent être considérés comme un marquage et un vecteur de territorialisation, en même temps que comme les trace urbaines des nouvelles formes d'exclusion<sup>20</sup>

Nous avons commencé à aborder conjointement cette question du marquage de l'espace et de sa valorisation/stigmatisation à travers l'exemple de l'habitat dit « populaire ».

### 3.2 Marquage et habitat « populaire » : signalétique et architecture

Dans le cadre du programme de recherche « Mise en mot et mémoire de l'habitat populaire », nous allons explorer la question du marquage de l'espace, à travers les traces, les marques langagières et les signes qui légitiment une appropriation : signalisation urbaine, inscriptions murales, mais aussi formes architecturales et héritages patrimonialisés.

#### 3.2.1 Deux formes de marquage de l'espace urbain : signalétique et architecture

Nous allons nous centrer sur deux formes de marquage de l'espace, que nous envisagerons sans exclusive disciplinaire, mais de manière croisée : une entrée par la **signalétique**, définie comme l'ensemble des traces qui permettent à un individu de s'orienter dans l'espace social/sociolinguistique. Cette double nature de marqueur linguistique et de trace matérielle fait de la signalétique urbaine le point de rencontre privilégié de la sociolinguistique et de la géographie. A notre connaissance, la dimension spatiale de la signalétique n'a jamais été abordée, ce qui représente un enjeu théorique intéressant.

La signalétique sera ainsi envisagée en situations de multilinguisme, au sens strict de coexistence de langues différentes (breton/français à Rennes, arabe/français à Alger) ou plus large de coexistence de parlures socialement différenciées (déjà bien repérées dans le cadre de Rouen ou Baltimore). L'affichage des langues ou des parlures peut être envisagé comme une forme de marquage, de délimitation des quartiers d'habitat populaire. Il peut également être conçu comme la trace d'une mémoire sociolinguistique, qui peut être imposée ou inversement déniée. Cela renvoie à la mémoire des mouvements migratoires qui se sont succédés et à la construction même de la catégorie " populaire " (Bourdieu, 1985).

Une entrée par l'**architecture** et l'**urbanisme**, comme formes de marquages identitaires majeures. C'est la mémoire, la visibilité, l'existence sociale des groupes sociaux qui sont en jeu à travers la production et la transformation de signes architecturaux. La transformation la plus radicale qui soit est la démolition : si elle a généralement une logique économique, elle fonctionne également comme négation symbolique de l'autre (Robin, 2003). La démolition peut être envisagée comme effacement de la mémoire, mais aussi comme facteur de recomposition identitaire (Garçon et alii, 1999).

La patrimonialisation des différentes générations d'habitat populaire se fait de manière très sélective, avec de nombreuses démolitions, dans une logique de revalorisation symbolique et

---

<sup>20</sup> Le terme « exclusion » relève certes du paradigme de la stigmatisation dont il procède (Camilleri, 1990). Mais il réfère également à une dynamique spécifique (Donzelot, 1999 : 104) où « *À l'intégration à la société par le quartier s'est ainsi substitué une intégration au quartier par défaut d'intégration à la société.* ». Voir Bulot (2001) pour une réflexion sur les discrimination, ségrégation, exclusion en sociolinguistique urbaine.

foncière et d'éloignement des catégories populaires. Nous envisagerons donc de manière privilégiée les grandes phases de démolition, celles de la rénovation des années d'après-guerre et celle du renouvellement urbain actuel. Dans le même temps, nous analyserons le réinvestissement intellectuel et matériel des formes d'habitat populaire, en supposant l'existence d'un clivage entre formes individuelles et formes collectives. Par delà la description de la matérialité architecturale, nous serons attentifs à la mise en mot des interventions sur le bâti, notamment pour ce qui concerne les démolitions, qui se présentent souvent de manière euphémisée.

### *3.2.2 Interpréter la signalétique et l'architecture : quelques points de méthode*

Il s'agit de travailler à la fois sur les attitudes langagières, à savoir sur ce que disent les locuteurs des pratiques de langues, à propos d'eux-mêmes ou d'autrui, et sur les représentations sociolinguistiques et leur marquage dans la signalétique urbaine de tous ordres, la signalétique au sens strict, la toponymie, l'odonymie, les enseignes, les graffitis... en posant, par hypothèse, ces affichages comme des limites et des frontières. Cela suppose des analyses quantitatives, avec le recours à des échelles actitudinales, des questions fermées, des attributions de valeur à des espaces représentés pour obtenir des tendances chiffrées, et qualitatives, à partir d'entretiens semi directifs, nécessitant le recours à des méthodes de l'analyse du discours. Les géographes peuvent contribuer notamment par une visualisation et une interprétation cartographique de ces marques signalétiques, conçues comme autant d'affirmation d'une appropriation de l'espace par certains groupes sociaux (graffitis, enseignes) ou d'une attribution d'espace à certains groupes (toponymie). Ces repérages cartographiques peuvent être confrontés aux découpages institutionnels et mis en relation avec le profil social et les pratiques de l'espace (mobilités, attractivité de certains services...).

Par ailleurs, dans nos différentes monographies urbaines, nous allons envisager conjointement la production et la dénomination de l'habitat dit « populaire ». Nous envisageons la production des différentes formes d'habitat, qu'elles aient été investies par les catégories populaires (« l'habitat social de fait » des quartiers centraux taudifiés), qu'elles aient été produites spécifiquement pour elles (cités ouvrières, différentes générations du logement social), ou co-produites par elles (maisons type Loucheur, Castors...). La désignation de ces quartiers d'habitat populaire va être analysée à travers la toponymie et l'odonymie, qu'elles soient héritées ou qu'elles aient été construites spécifiquement. Nous attacherons une grande importance à l'émergence de revendications mémorielles, dans le cadre de la patrimonialisation ou de la démolition. Nous avons commencé à mettre en place des dispositifs de recherche-action (ATD quart-monde, politique de la ville), autour de la collecte de mémoire (images, discours) et de l'identification de repères architecturaux par les habitants eux-mêmes (itinéraires, carnets d'inventaire...).

Raisonné en terme de marquage, nous permet de mieux conceptualiser notre approche de la signalétique au sens large, cet objet qui s'est imposé comme le plus évident pour construire une recherche commune à la sociolinguistique urbaine et à la géographie sociale.

### **CONCLUSION :**

Cette rencontre entre sociolinguistique urbaine et géographie sociale a été l'occasion d'un retour réflexif sur notre positionnement respectif au sein de la discipline de référence. Nous avons été frappés par le parallélisme de ces deux démarches scientifiques, qui aboutissent à une même façon de penser que l'espace est constitutif du social et à une même sensibilité aux



inégalités sociales. Nous parlons conjointement d'appropriation de l'espace, que ce soit par le langage, la signalétique ou à travers toute autre forme de production matérielle.

Il reste à construire un réglage nécessaire entre nos deux approches : la sociolinguistique urbaine ne fait pas de la géographie sociale et la géographie sociale ne fait pas de la sociolinguistique urbaine ! Pour l'instant au moins, et même si les tenants méthodologiques relatifs au recueil des données sont extrêmement proches, c'est le rapport à l'objet « discours » qui les singularisent. La sociolinguistique urbaine (celle posant l'urbanisation comme dynamique fondatrice de l'espace urbain) revendique un ancrage théorique fort sur **l'analyse du discours** ce qui suppose qu'elle tient à construire une métalangue (autrement dit qu'elle cherche à reformuler, à faire état des faits structuraux qui ne sont pas immédiatement perçus par les locuteurs, ceux qui produisent les énoncés et ceux qui les reçoivent, voire ceux qui les co-construisent dans l'interaction) et à reproduire une typologie des formes discursives (parce qu'il s'agit de reconnaître les formes discursives propres, autrement dit les régularités énonciatives, syntaxiques, structurelles,... qui spécifient les discours). La géographie sociale, pour sa part, conçoit les discours comme une entrée nécessaire à l'approche du social, aux corrélations entre espaces et société, mais pour autant semble être davantage dans une problématique relevant d'une **analyse des discours**, les discours étant considérés alors comme des pratiques sociales parmi d'autres, intégrées dans des paradigmes extra-linguistiques.

Alors peut-être que le point de jonction porte plus sur le questionnement que sur l'objet ? Il peut se formuler ainsi en quasi miroir : pour le sociolinguiste urbain travailler sur l'espace revient à tenter de cerner ce qui construit, dans tout acte d'énonciation, les rapports sociaux, tout autant que cela concourt à les produire quand pour le géographe social, travailler sur le discours revient à tenter de cerner ce qui construit, dans tout acte d'énonciation, les espaces sociaux, tout autant que cela concourt à les produire.

#### 4 BIBLIOGRAPHIE

ACHARD P., 1997 « Analyse de discours en sociolinguistique », dans *Sociolinguistique. Concepts de base*. Mardaga, Sprimont, 41-47.

BORDREUIL S., 2001, « L'érosion des identités locales : problème ou solution ? À propos de l'agglomération marseillaise », dans *Métropolisation, gouvernance et citoyenneté dans la région marseillaise*, Maison-Neuve et Larose, Paris, 141-150.

BOUDON P., 1977, « Introduction », dans *Communications* n°27, Paris, Le Seuil, 1-12.

BOURDIEU P., 1980, L'identité et la représentation. Éléments pour une réflexion critique sur l'idée de région, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°35 : " L'identité ", novembre, p. 63-72.

BOURDIEU P., 1985, « Vous avez dit « populaire » ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 46, pp. 98-105.

BULOT T et BAUVOIS C., 2004, « Présentation générale. La sociolinguistique urbaine : une sociolinguistique de crise ? Premières considérations », dans *Lieux de ville et identité (perspectives en sociolinguistique urbaine)* Volume 1, L'Harmattan, Paris, 7-12.

BULOT T., 1999a, « Dynamiques socio-langagières du territoire rouennais (Mobilité et langage) », dans les *Cahiers de la MRS* 21, Presses Universitaires de Caen, Caen, 31-56.

BULOT T., 1999b, « La production de l'espace urbain à Rouen : mise en mots de la ville urbanisée », dans *Langue urbaine et identité* (Langue et urbanisation linguistique à Rouen, Venise, Berlin, Athènes et Mons), Paris, L'Harmattan, 39-70.

BULOT T., 2001, « Ségrégation et urbanisation linguistique : l'altérité urbaine définie ou 'l'étranger est une personne' », dans *Diverscité Langues VI* (<http://www.telug.quebec.ca/diverscite>) Télé Université du Québec, 21 pages.

BULOT T., 2003, « Matrice discursive et confinement des langues : pour un modèle de l'urbanité », dans *Cahiers de Sociolinguistique* 8, Presses Universitaires de Rennes 2, Rennes, 99-110.

BULOT T., 2004a, « Les frontières et territoires intra-urbains : évaluation des pratiques et discours épilinguistiques », dans *Le città plurilingui. Lingue e culture a confronto in situazioni urbane / Multilingual cities. Perspectives and insights on languages and cultures in urban areas*, Udine, Forum in corso di stampa, 15 pages (à paraître dernier trimestre 2004).

BULOT T., 2004b, « La double articulation de la spatialité urbaine : « espaces urbanisés » et « lieux de ville » en sociolinguistique », dans *Lieux de ville et identité (perspectives en sociolinguistique urbaine)*, L'Harmattan, Paris, 113-146.

BULOT T., 2004c, « Les parlers jeunes et la mémoire sociolinguistique. Questionnements sur l'urbanité langagière », dans *CAHIERS DE SOCIOLINGUISTIQUE* 9, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 133-147. (sous presse).

CAILLY L., 2003, « Sociale (géographie) », dans *Dictionnaire de la géographie*, Belin, Paris, pp. 852-855.

CALVET L.-J., 1994, *Les voix de la ville (Introduction à la sociolinguistique urbaine)*, Payot, Paris.

CAMILLERI, C., 1990, « Identité et gestion de la disparité culturelle : essai d'une typologie », dans *Stratégies identitaires*, Paris, Presses Universitaires de France, 85-110.

CAVILLE F., 1999, *L'expérience de l'expropriation*, ADEF, Paris, 222 p.

CHIVALLON C., 1999, « Fin des territoires ou nécessité d'une conceptualisation autre ? », *Géographie et culture*, n° 31, pp. 127-138.

DONZELOT, J., 1999, « La nouvelle question urbaine », dans *ESPRIT* n°11, Paris, Revue Esprit, p.p. 87-114.

DORIER-APPRILL, VAN DEN AVENNE, 2004, « Usages toponymiques et pratiques de l'espace urbain à Mopti (Mali). La toponymie entre linguistique et géographie », dans *Lieux de ville et territoires (perspectives en sociolinguistique urbaine)* Volume 2, L'Harmattan, Paris, 55-72.

DUBOIS D., MONDADA L., 2003, Imaginer, dire et faire la ville, *Urbanisme*, hors série n° 19.

FRÉMONT A., CHEVALIER J., HÉRIN R., RENARD J., 1984, *Géographie sociale*, Masson, Paris, 381 p.

GARÇON A.-F. et Alii, 1999, Démolition, disparition, déconstruction. Approches techno-économiques et anthropologiques, *Documents pour l'histoire des Techniques, Cahiers* n°11, CDHT (CNAM/EHESS), 2002, 159 p.

GUESPIN, L., 1976, « Introduction », dans LANGAGES n°41, Paris, Didier Larousse, p.p. 47-78.

GUESPIN, L. (Dir.), 1971, *Le discours politique*, LANGAGES n°23, Paris, Didier-Larousse, 124 pages.

LAMIZET B., 2004, « Qu'est-ce qu'un lieu de ville ? », dans *Lieux de ville et territoires (perspectives en sociolinguistique urbaine)* Volume 2, L'Harmattan, Paris, 115-166.

MOÏSE C., 2003, « Des configurations urbaines à la circulation des langues... ou ... les langues peuvent elles dire la ville? », dans *Sociolinguistique urbaine (frontières et territoires)*, E.M.E., Cortil-Wodon, 55-81.

LEVY J., 2000, « L'exception ordinaire », in J. Lévy, M. Lussault, *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Belin, Paris, pp. 333-343.

LUSSAULT M., 1993, *Tours : images de la ville et politique urbaine*, Collection sciences de la ville, Maison des sciences de la ville, Tours, 415 p.

PIOLLE, 2001, « La géographie sociale, entre rigueur et militance ? », in Faire la géographie sociale aujourd'hui, *Documents de la MRSH n°14*, Presses universitaires de Caen, pp.151-152.

RAOULX B., 2001, « De la marginalité au cœur des sociétés : une réflexion de géographie sociale, in Faire la géographie sociale aujourd'hui », *Documents de la MRSH n°14*, Presses universitaires de Caen, pp. 195-204.

RIPOLL F., VESCHAMBRE V., 2002, « Face à l'hégémonie du territoire : éléments pour une réflexion critique », in Yves Jean, Christian Calenge, *Lire les territoires*, Collection perspectives « villes et territoires », n°3, 300 p., pp. 261-288.

ROBIN R., 2003, *La mémoire saturée*, Stock, Paris, 525 p. ROCHEFORT R., 1983, Réflexions liminaires sur la géographie sociale, in D. Noin (dir.), *Géographie sociale*, actes du colloque de Lyon, pp. 11-15.

VANT A., 1981, *Imagerie et urbanisation : recherches sur l'exemple stéphanois*, Centre d'études foréziennes, St Etienne, 661 p.